

La vie monastique au début du XXI^e siècle : quels défis ?

(suite)

3. *« Il vit une foule nombreuse et il en eut compassion »*

Un jour, Jésus invita ses disciples, fatigués par la mission auprès des foules, à *« sortir à l'écart dans un lieu désert »* pour se reposer avec lui. En débarquant dans ce *« lieu désert »*, ils découvrent que la foule les a précédés. Jésus *« voyant la foule nombreuse, en eut pitié, parce qu'ils étaient comme des brebis qui n'ont pas de berger »* (Mc 6, 34).

Cet épisode est une provocation constante pour toute vie monastique. Si la vocation à sortir à l'écart pour prier à l'exemple de Jésus est voulue et établie par le Christ, nous voyons que sa réalisation n'est pas voulue pour elle-même, mais en faveur du salut du monde. Ce que les disciples sont appelés à apprendre et à vivre dans la séparation du monde et la prière est la compassion de Dieu pour les foules sans berger. La retraite monastique n'a pas pour but la paix et la tranquillité de la contemplation, elle est au service de la miséricorde divine qui brûle au cœur de Jésus.

Jésus a pitié de toutes les misères humaines : la maladie, la faim, la possession diabolique, la pauvreté, l'ignorance, la solitude, le deuil, la mort. Mais pour lui, il est une misère qui les résume toutes et

qui par conséquent suscite d'une manière spéciale sa pitié et sa compassion : c'est la perte du sens de la vie.

Des brebis sans berger : elles ne savent pas où aller, elles n'ont plus de direction. Où aller manger, où aller boire, où aller se reposer, où faut-il s'arrêter, vers quoi continuer la marche ? Une brebis sans berger est une brebis qui se retrouve esclave de son plaisir immédiat et qui pourtant a peur de tout.

L'homme contemporain, au moins en Occident, a de bons pâturages. Il a de l'eau en abondance, il n'est pas menacé par le loup, il a apprivoisé la nuit avec ses dangers... Pourquoi alors est-il tellement perdu ? Pourquoi est-il tellement égaré ? C'est qu'il ne connaît pas le sens de sa vie. On peut avoir tout, on peut être protégé de tout danger, mais si la vie n'a pas de sens, on est perdu, on se disperse.

Le matérialisme subtil dans lequel vit notre société a suscité une masse d'hommes et de femmes dont la première préoccupation n'est pas, n'est plus, le sens de la vie. On se préoccupe de tout le reste, et ensuite, s'il reste du temps, si l'occasion se présente, on pensera aussi au sens de la vie. Mais cela fait que tout le reste – manger, boire, dormir, travailler, se reposer, étudier, avoir une place dans la société, se marier, avoir des enfants, avoir une maison, une voiture, etc. – tout le reste n'a pas de sens, parce qu'il est vécu par un sujet qui vit sans but, qui ne connaît pas le but ultime de sa vie et de la vie des autres.

Oui, une société de brebis sans berger, qui se jettent sur n'importe quelle herbe leur tombant sous le museau, et qui ont constamment peur des loups, réels ou imaginaires, au point qu'elles en viennent à avoir peur aussi des voisins et des proches, une telle société réalise la fameuse phrase de Plaute, reprise par Hobbes : « *Homo homini lupus – L'homme est un loup pour l'homme* ».

Le monde contemporain est un monde puissant qui a peur. Un monde qui tombe ainsi dans la contradiction suprême : craindre la mort sans aimer la vie. Culture de l'euthanasie et de l'avortement, culture qui a tellement peur de la mort qu'elle s'y jette, culture qui tue et se tue parce qu'elle ne peut pas soutenir la confrontation avec la mort. Si la vie n'a pas un sens qui la dépasse, qui la transcende, il ne reste plus que la mort comme direction. La mort s'impose ainsi comme sens mondain et païen de la vie. On tue pour donner un sens à la vie. C'est le paradoxe diabolique dans lequel tombe un monde qui refuse tout sens qui aille au-delà de la mort, un monde qui refuse l'amour. L'amour en effet est le sens de la vie qui va au-delà de la mort. Face au monde qui a peur de la mort jusqu'à haïr la vie, le martyr témoigne d'un amour pour la vie qui ne craint pas la mort. Le martyr accueille la mort sans la craindre parce qu'il aime la vie en plénitude. Il donne la vie jusqu'à mourir, parce que l'amour donne à la vie un sens qui est plus fort que la mort.

À la contradiction de la culture du monde – la peur de la mort sans l'amour de la vie – le martyr oppose un paradoxe : l'acceptation de la mort par amour de la vie. Le saint aime jusqu'à donner sa vie, jusqu'à mourir. Ce paradoxe dénoue la contradiction du monde, il libère le monde de son enfermement dans un projet qui étouffe l'homme.

Pour Jésus, le don suprême de la vie sur la croix était le fruit visible de sa profonde et brûlante compassion ; ainsi en chaque chrétien et dans l'Église, le témoignage d'une vie donnée jusqu'à la mort ne peut-il surgir sans que naisse et habite en eux la miséricorde du Christ. La dernière retraite de Jésus à l'écart du monde et face au monde fut celle de la croix. Là aussi Jésus se séparait du monde, attirait à soi des disciples (Marie, Jean, Marie Madeleine...), priait son Père et permettait à la compassion envers l'humanité égarée de déchirer son cœur.

« *Père, pardonne-leur !* » (Lc 23, 34). Ces quelques paroles de Jésus constituent peut-être la meilleure synthèse de la position de toute vie monastique chrétienne face au mystère du monde. Ces paroles sont prononcées lorsque Jésus est à l'écart, dans un lieu où il est plus seul que jamais : la croix. C'est une prière, une prière au Père, cette prière d'amour et de confiance qu'il a si souvent poursuivie dans les déserts qu'il aimait et qu'il cherchait, à l'écart de la foule, dans la nuit. Et c'est une parole de compassion, de l'extrême et totale compassion du Christ, cette compassion qui est plus grande et plus profonde que la mort, que la haine et l'abandon des hommes. Jésus achève sa vie par un acte immense et universel de miséricorde. Et comme pour montrer que cet accomplissement de la vie dans la miséricorde n'est pas seulement son achèvement à lui, sa plénitude et sa sainteté, il les offre en partage au larron crucifié avec lui.

C'est sur la croix et à la lumière de la résurrection que s'affrontent et se départagent le projet du monde et le projet de Dieu sur l'homme. La grande question est de savoir quel projet accomplit l'homme en tant qu'homme, quel projet a un tel sens pour l'homme qu'il le rende capable de l'accomplir même à travers et au-delà de la mort.

Le projet du monde vise un accomplissement dans le pouvoir, le succès, la richesse, le plaisir et l'autonomie de l'homme face à son destin. Pour le Christ, par contre, l'homme s'accomplit dans la miséricorde du Père. Le fils prodigue égaré et aliéné dans le monde, une fois qu'il a éprouvé jusqu'au bout la vanité du projet mondain, où trouve-t-il un accomplissement vrai pour son humanité blessée ? Dans l'héritage qu'il recouvre ? Dans le festin ? Dans le veau gras tué pour lui ? Dans l'anneau d'or qui se retrouve à son doigt ? Non : sa plénitude, l'achèvement de son humanité, de sa vie, tient et tiendra toujours désormais dans l'étreinte de la miséricorde du Père (cf. Lc 15, 20).

Et c'est à ce niveau surtout que la vie monastique, comme toute vie chrétienne, est appelée à défier les défis du monde et à contredire les contradictions du monde : en étant témoignage, forcément humble, du fait que tout homme ne s'accomplit que dans la miséricorde de Dieu. La plénitude de la miséricorde n'est pas une plénitude qui exclut les autres plénitudes. La compassion de Dieu pour l'homme pécheur est plutôt la condition de toute autre joie et de toute autre jouissance. Après l'étreinte du Père, le fils prodigue peut recommencer à jouir de sa vie, des relations humaines, de ses biens, de la fête, de la nourriture, de la maison, de tout. Mais sans l'expérience de la miséricorde, tous ces biens, toutes ces valeurs et ces joies s'épuisent, s'usent et perdent leur capacité de réjouir le cœur de l'homme.

Et c'est là, en dernière analyse, que monastère et monde sont confrontés et peuvent se rencontrer. Le monastère ne hait pas le monde : il lui annonce tout simplement sa limite intrinsèque. Mais surtout il lui annonce celui qui par sa miséricorde peut et veut donner plénitude à tout ce qui dans le monde, tant bien que mal, cherche un sens.

Le moine, la moniale, ne prétend pas changer le monde. Il aime le vrai destin de l'humanité, et pour cela, en faisant l'expérience continue que sa propre misère est toujours à nouveau embrassée par la compassion de Dieu, il se fait pour elle l'écho silencieux du grand défi que le Christ a lancé aux hommes de tous les temps : « *Quel avantage l'homme a-t-il à gagner le monde entier, s'il se perd ou se ruine lui-même ?* » (Lc 9, 25). ■

Mauro-Giuseppe LEPORI, o. cist.
Abbé d'Hauterive
CH - 1725 POSIEUX